

DISPERSER LA NUIT



Aymeric Vergnon-d'Alançon

# DISPERSER LA NUIT

RÉCITS DU SURGÜN PHOTO CLUB



art&fiction  
Lausanne, Genève  
2022

Couverture : titre manuscrit et photographie  
d'Aymeric Vergnon-d'Alançon  
Cul-de-lampe: Christian Pellet

© art&fiction, éditions d'artistes, Lausanne, Genève, 2022

« Mais c'est un récit que je voulais faire, et je le veux encore. »

Jean-Luc Godard, *Nouvelle Vague*

« Parfois il sentait vibrer en lui cette part de grande migration, et lui qui était autrefois sauvage et farouche avait la tête qui s'alourdissait, joliment, de tous ceux qui migraient à travers lui. »

Peter Handke, *Essai sur le fou de champignons*



LE CAMOUFLAGE SERA PARFAIT. Ils n'y verront que du feu. Personne ne se doutera que derrière la silhouette anodine d'un promeneur, je tenterai bientôt de voler des âmes pour sauver la mienne.

Mon appareil photo rentrait, en effet, parfaitement à l'intérieur du paquet de biscuits. Je le contemplais avec l'espérance d'opérer en toute discrétion et la volonté de ne pas être découvert. Je comptais obtenir ainsi, en secret, les images que je souhaitais. Mon regard dissimulé dans sa cachette en carton vert pistache allait pouvoir capturer ce qui, jusqu'ici, se dérobait. Il m'était, de toute façon, difficile de procéder autrement : j'ai toujours été trop timide, trop policé, pour pouvoir photographier les gens en me tenant face à eux, front contre front, regard contre regard. Je ne peux capturer la vie que de biais.

J'avais décidé, comme pour tout travail jugé important, de prendre de la pellicule et non du numérique. Mon petit appareil fut donc chargé

d'un film vierge. C'était un *point-and-shoot* Yashica : il suffisait d'appuyer et tout se faisait automatiquement.

Je pris le paquet de biscuits et fis un petit trou sur sa face avant, à peu près en son milieu, là où l'image de deux cookies superposés venait déjà dessiner un motif circulaire. Je mesurai le diamètre de l'objectif et je procédai à la découpe adéquate. D'ordinaire assez maladroit, je fus cette fois fier de ma précision. En glissant l'appareil à l'intérieur du paquet, je pratiquai ensuite une petite encoche au-dessus, pour accéder au bouton caoutchouteux du déclencheur. Après quelques essais, je raffinaï mon subterfuge. Je fourrai un vieux chiffon au fond du paquet pour que l'appareil vienne y buter bien en face de l'ouverture et ne risque plus de flotter. Une fois le Yashica parfaitement calé, j'avais même la place de glisser quelques vrais biscuits.

Je me vérifiai alors face au miroir. Certes, je devais tenir ce paquet de biscuits d'une curieuse manière si je voulais des images à peu près horizontales, mais en glissant un doigt à proximité de la fenêtre, ça ira. Personne ne s'apercevra de l'œil noir et brillant qui regardera le monde avec avidité. Toute ma jeunesse, j'avais rêvé d'être un espion et même au milieu



d'un petit groupe, je passais facilement inaperçu. On m'oubliera.

Je quittai l'appartement et pris l'escalier pour descendre. Je me scrutai une dernière fois dans les immenses glaces du hall d'entrée. En me regardant, dans le silence, je pris une longue respiration. Mon cœur bondissait. C'était la première fois. J'ouvris les portes puis la grille, et entrai aussitôt dans le vacarme, la vie trépidante.

En quelques mètres, j'étais sur zone. Et comme toujours, ils et elles étaient là. Sur le trottoir, devant la porte du Foyer, tout le monde parlait, on s'activait, certains mettaient à cuire de grands maïs sur des barbecues de fortune, d'autres réparaient des chaussures, on entrait, on sortait. Ici, sur ce bout de rue, ambassade de quelque lointain, toute action est tenace et patiente. Elle survit au temps qui passe. Je ralentis ma marche et fis quelques photos en pointant mon paquet de biscuits avec innocence. Je photographiais à l'aveugle. Seul mon corps visait. Je n'osais pas vraiment regarder ces hommes et ces femmes qui formaient là une société affairée et tranquille. Personne ne se souciait de moi. J'étais simplement un habitant du quartier. Je ne rencontrai pas ceux que je connaissais et saluais habituellement; et les

autres qui avaient identifié, dans le paysage, ma silhouette floue me laissaient à l'arrière-plan. En quelques pas, j'avais dépassé le Foyer. Je cherchais alors à me donner une contenance pour pouvoir continuer. Je fis demi-tour en hésitant, comme lorsqu'on pense avoir oublié quelque chose chez soi. Cela m'offrait un nouvel axe. Je déclenchai à nouveau. Ensuite, je pris l'air dégagé de celui qui attend quelqu'un. Je vérifiai mon téléphone. Je déclenchai. Je grignotai même un petit cookie en goûtant l'air printanier.

Je déclenchai encore.

Peu à peu, le stress fit place au calme. Et par contraste, celui-ci me parut infini. J'étais un corps transparent et quelconque. J'étais même invisible. Je disparaissais dans mon regard caché dans un paquet de biscuits. J'étais bien, heureux de faire partie, à la distance qui était la mienne – dans la contemplation plus que dans la participation – de la belle communauté des hommes.

Le lendemain, je recommençais. Puis quelques jours après, à une heure différente.

Plus tard, les images une fois développées, je découvris le paysage familier de ma rue et l'entrée du Foyer de Travailleurs. On voyait des hommes attendre patiemment dans leur grande

tunique, on les voyait au téléphone, en discussion, portant des cartons, on voyait des femmes aux vêtements colorés ou avec des cabas bien remplis... Quelquefois la masse rose d'un doigt flou venait boucher une partie de l'image, mais certaines photos se tenaient, arborant fermement l'authenticité clandestine de leur capture. Elles permettraient de découvrir l'endroit où tout avait commencé, des mois auparavant. Et c'était là leur seule raison d'être.

Cela faisait plusieurs années déjà que j'habitais dans ce quartier et j'avais donc l'habitude quotidienne de passer devant ce Foyer de Travailleurs. Je n'avais pas vraiment lié de contact avant que mes très jeunes enfants ne viennent bouleverser mon rapport au monde. C'est par leur intermédiaire innocent et joyeux qu'avec la régularité d'une rue paisible, les premiers sourires s'échangèrent, puis des mots météo et enfin de rapides discussions. Il se trouve aussi que je croisais quelquefois un monsieur déjà âgé, d'origine malienne, qui avait été auparavant mon voisin de palier alors que j'habitais à une périphérie de la ville. Nos rapports de bons voisinages étaient alors courtois mais distants, sa nature aristocratique et ma réserve habituelle trouvant, là, commune mesure. Mais quand il me vit devant le Foyer,

il se montra chaleureux, visiblement content de retrouver un vieux compagnon à qui donner quelques nouvelles de mon ancien HLM. C'est ainsi, par de multiples et anodines interactions, qu'une reconnaissance s'établit entre moi et quelques personnes du Foyer.

Un jour donc, je sortis de la maison avec, autour du cou, un Hasselblad. Un ami me l'avait passé pour la semaine car, et je ne sais plus pourquoi, j'avais envie de croire que j'étais photographe et cela m'amusait de renouer avec la tradition et de tenter, bien naïvement, en me courbant face au réel d'en attraper quelque chose.

Devant le Foyer, l'habituel bonjour se transforma en surprise. Badou m'arrêta avec un sourire curieux et me demanda ce que je comptais faire avec ce « Blad ». Qu'il use de ce surnom m'étonna, je l'avoue. C'est un nom de code bien connu, mais avant tout des professionnels ou des amateurs informés. Je ne pensais pas que cela était venu jusqu'au Sénégal de son enfance. En y repensant maintenant, j'ai un peu honte de croire les choses ainsi séparées. Une conversation maladroite s'engagea. J'étais bien en peine de préciser pourquoi j'étais sorti de la maison et ce que j'allais chercher. Je me sentais découvert, presque mis à nu, gêné pour tout dire de

n'avoir d'autre occupation, en pleine journée, que de flâner par les rues. Mais en discutant un peu avec lui, je m'aperçus que ce jeune homme, Badou Diadhiou, s'intéressait à la photographie et qu'il s'y connaissait. Je m'en étonnais. Il secoua les mains avec un large sourire: Oh, mais pas du tout. Moi je ne sais rien. C'est mon frère, le grand photographe.

Quelques minutes après, Badou m'invitait à venir boire un verre de thé avec son frère, Adamar Diadhiou. Et rendez-vous fut pris.

Sur le bord du trottoir, à quelques pas de chez moi, tandis qu'un soleil de printemps dessinait des ombres obliques, une étrange aventure venait de commencer pour moi.

Sans le savoir encore, j'avais rencontré le Surgün Photo Club.

Quelques jours plus tard donc, en fin de journée, je franchissais les portes du Foyer. Je rencontrais Adamar Diadhiou à l'invitation de son frère Badou et notre conversation courut jusqu'au soir. Lorsque la nuit s'installa, elle prit un tour plus intime. Je ne sais pourquoi, je ne devais jamais savoir pourquoi, moi d'ordinaire peu enclin aux confidences, peu disposé à parler de mon travail, toujours mal à l'aise,

comme empêtré de moi-même, je devais là, soudain, dans cette étroite chambre aux rideaux tirés, me laisser aller à révéler les tréfonds de mon âme.

Oui, j'ai parlé à Adamar comme s'il était mon confesseur, comme s'il était un père aimant, comme s'il était un chaman et un guérisseur. J'ai évoqué mes difficultés, mes doutes et mes espoirs. Je lui ai dit : J'ai longtemps espéré pouvoir être sauvé par une image. Je lui ai dit : Avec l'image, j'espère toucher terre. Je lui ai dit : Avec l'image, j'espère atteindre le ciel. Et c'est alors, après un court silence, qu'il m'en parla. Je veux dire du Surgün Photo Club. Pourquoi le fit-il ? Je ne le sais pas. Adamar Diadhiou eut-il pitié de moi, voulut-il me rassurer, apaiser mes craintes ou me montrer que je n'étais pas seul ? Était-il enfin désireux de parler de ça à un auditeur réceptif ? Il baissa la voix et fit un geste impérieux à Badou qui sortit aussitôt de la chambre. De cette soirée, j'ai gardé une impression de conspiration, une atmosphère de film d'espionnage et puis aussi une ferveur mêlée de crainte, l'ouverture de la grotte aux premiers initiés.

Mais la vérité est toujours plus banale. C'est d'ailleurs à cela qu'on la reconnaît.

J'ai retrouvé les notes que j'avais prises en rentrant chez moi. Je ne les maquille pas et laisse à Adamar, que je n'ai quasiment jamais revu, frapper les trois coups avant l'ouverture du rideau. Nous sommes dans le long couloir d'un foyer de travailleurs.

J'enlève mes chaussures et entre dans une petite pièce. Adamar est assis sur un lit, à l'angle du mur. Badou se pose en face sur une chaise. Il dit quelques mots en wolof à son frère.

Moi — Bonjour

Adamar — Bonjour. Entre, viens t'asseoir.  
Ça va ?

Moi — Oui, ça va. Et vous ?

Adamar — Moi, ça va toujours. Et tu peux me tutoyer sinon je vais avoir l'impression d'être à la préfecture.

Moi — Pardon.

Adamar — Mais ne t'excuse pas ! Alors tu es photographe ?

Moi — Oui... en fait non... Pas vraiment... Enfin si... Je m'intéresse aux images...

Je m'assieds sur un bout du lit, près de la cuisine. Je sens l'odeur de la menthe.

Plus tard, j'écoute la voix qui parle.

Adamar — Moi, la photo, c'était mon travail de gosse. Au milieu des années 1970, un de mes oncles est revenu du Mali avec un appareil de

photo. C'était pour mon père. Ou'il puisse faire des portraits des gens du village, pour l'administration, etc. Puisqu'il était un peu chef du village. Mais mon père n'a pas eu vraiment le temps. Ou il n'y arrivait pas... Bref c'est moi qui ai commencé... Comme on n'avait pas beaucoup de pellicules, je peux te dire que c'était des images longuement réfléchies. Tu imagines? Pour un gamin de dix ans, je ne sais plus, onze peut-être. Et j'étais, crois-moi, énergique... Quel apprentissage... Personne n'aurait pensé que je pourrais être aussi patient. Je ne faisais qu'une photo par famille... Même si les gens n'avaient plus aussi peur de l'appareil... Tout le monde ou presque était allé se faire tirer le portrait depuis que les photos d'identité étaient obligatoires. Mais pour moi c'était incroyable. Je voyais des gens que je connaissais très bien changer dès que je sortais mon vieux Kodak. Ils devenaient des statues, ils prenaient l'air sévère... Les femmes ne souriaient plus. Les hommes voulaient faire les beaux, les grands, les nobles... Tous se protégeaient... Alors j'essayais de casser la glace. Je faisais un peu le clown... Pourtant, j'étais encore plus tendu qu'eux...

[...]



J'ai aussi fait des vues du village... Dès que j'ai compris que la lumière changeait si vite... Je suis devenu plus immobile qu'un lézard... Quand j'avais fait quelques rouleaux, je m'arrangeais avec quelqu'un du village pour partir à Kébé. Là il y avait un studio... Le Studio Central. À l'entrée il y avait plein de portraits... et beaucoup étaient mis à l'envers (il fait le geste) la tête en bas : c'étaient les clients qui n'étaient pas venus récupérer leurs tirages! Dans le studio il y avait une chambre noire où Monsieur Salla Diop ne pouvait développer que la nuit, car il y avait des trous dans ses murs! Je me souviens, il avait un agrandisseur Krokus... Il ne me laissait pas toucher la chimie, mais je le regardais faire en luttant contre le sommeil... Quelques mois après, évidemment, mon appareil s'est cassé... Dommage... (Il crie: Tu m'entends Badou! Je suis encore en colère, hein!!!, et il rigole.)

[...]

(Une confidence) C'était un ancien du village... Le vieux, on l'avait emmené au dispensaire... Il y avait... Des médecins de Dakar étaient venus faire des radios pour la tuberculose... Ils passaient d'un village... Enfin non d'une ville à une autre... Et le vieux avait eu le droit à sa radio. Il en était revenu étrangement

serein... La radio de ses poumons c'était la preuve de sa maladie... Et il avait droit à un traitement... À la ville, celui qui faisait la radio appelait ça une photo... On dit ça toujours, n'est-ce pas? «On va photographier l'intérieur», «Ça fait pas mal, c'est comme une photo», «C'est sans danger»... Du coup les gens, les vieux... bien sûr ils connaissaient la photo... Il y avait eu les papiers d'identité, les photographes qui venaient pour les mariages, etc. Ils devaient se dire que c'était pareil... Un jour, pas longtemps après, moi je vais chez lui. Avec mon appareil. Je n'oublierai pas son regard au vieux... (un temps). Il devait se dire que moi aussi, avec l'appareil photo, j'allais tout voir. Moi un gamin de dix ou douze ans. J'étais comme un médecin. J'étais devenu le Sorcier. J'étais devenu celui qui va photographier l'intérieur... Et les plus vieux me regardaient d'un regard effrayé, comme si j'allais les transpercer jusqu'à l'os...

[...]

Ici, tout a été différent. Très très différent... J'étais un peu perdu. Fatigué aussi par les heures sur les chantiers... et le froid dans la piaule... Quand tu as les papiers... et que les années passent... Tu as envie de reprendre ta vie en main... Pouvoir se remettre à penser... ou rêver c'est pareil. Ne plus être une bête de

somme... Quand j'étais jeune, ici, on me prenait toujours pour un manuel. Je ne dis pas forcément un crétin, mais quelqu'un à qui tu vas d'abord donner du travail sur un chantier... J'étais le Grand Noir Vigoureux! J'étais l'Athlète!... J'entends alors toujours la voix de mon oncle: «Accepte. Tu gagnes de l'argent. Tu en envoies à Grand-Mère et dans ta tête, tu es libre... Après le chantier tu es fatigué? Tu peux lire quand même... Dix minutes et tu verras ton esprit va se réveiller...»

Mais j'étais bien seul toutes ces années...

[...]

Alors, j'ai eu la chance, oui je peux dire ça, une vraie chance de croiser ces gens... Ils m'ont aidé à trouver des images, comment tu as dit tout à l'heure «valables»? «valides»? Peu importe... D'accord... L'image, moi qui étais toujours loin de chez moi, ça été mon vrai foyer tu vois... Ou le feu dans le foyer... Une manière de retrouver... Comme quand j'étais enfant avec le vieux Kodak Retinette... Un monde à moi dans le monde des autres, dans le monde réel...

[...]

Je n'y suis pas resté longtemps... Je n'appartenais pas vraiment au Club, mais quelque chose là-bas m'a aidé, vraiment...

[...]

Moi — Et comment on fait pour entrer dans ce club?

Adamar — Il fallait passer quelques épreuves.

Moi — Des épreuves comme quoi?

Adamar — Oh, par exemple celle du Grand Poulet à Cou Déplumé.

Moi — C'est quoi?

Adamar — On coupe la tête d'un poulet et tu dois boire son sang jusqu'à la dernière goutte... Non je rigole! Je voulais dire des épreuves photo bien sûr. Tu es naïf un peu, toi, non?

[...]

Tu sais, le Surgün Photo Club n'existe plus...

[...]

Plus tard il me montra rapidement, sortie d'on ne sait où, comme un talisman qui vous brûle, la photographie d'un groupe, une quinzaine de personnes, alignées devant un hangar, sous un lilas fleuri, dans une arrière-cour petite et vétuste. Adamar la tenait par un bout, sa main, me semble-t-il, tremblait légèrement. J'ai tenu moi aussi les coins abîmés, déjà en ruine, de cette relique. Je l'ai regardée. J'ai tenté de percer la matière grise et poussiéreuse. Puis, Adamar la reprit d'un geste à la fois doux et brusque. J'ai légèrement sursauté, il a souri. Ses dents éclairaient la pénombre et ses yeux brillèrent un instant.

Longtemps, cette image a hanté ma mémoire et je serai prêt aujourd'hui à tout donner pour la revoir à nouveau.

Oui, c'est ainsi que tout commença. Par une soirée tiède du presque été, dans la chambre exiguë d'un foyer de travailleurs, un homme devenu sage me tendit la main et me montra, à travers les broussailles, le début d'un chemin.

Aujourd'hui, bien des années après, j'ai posé devant moi les documents de cette enquête. Je contemple ces carnets, ces feuilles, ces images. Il y a des listes de noms. Il y a des listes de lieux. Il y a des organigrammes, des flèches, des mots griffonnés. Il y a des bouts de papiers déchirés, des plans esquissés et des adresses illisibles. Il y a de vrais noms remplacés par de faux noms. Il y a des dates, des chronologies, des trajectoires. Il y a des images prises depuis un paquet de biscuits, il y a des images composées avec précision, il y a des images prélevées d'un flux numérique. Il y a des bandes vidéo où de fragiles témoins viennent parler d'un temps disparu<sup>1</sup>.

1. Ces documents sont facilement consultables sur Internet.

Tout un amoncellement de vies d'où s'échappent des murmures. Là-dedans, ça remue doucement. Ça gigote et ça m'apostrophe sans cesse. Je suis le gardien d'un drôle de musée. Je suis les souvenirs d'une histoire inconnue.

Rares furent ceux qui me parlèrent directement. Je me dis quelquefois que je l'ai rêvé, ce Surgün Photo Club. Dans les coulisses du théâtre de ma mémoire, il n'y que des fantômes pour clamer le contraire. Mais, on le sait, avec la photographie, les fantômes s'en donnent à cœur joie.

L'après-midi touche à sa fin. D'une main fébrile, je bouge quelques documents.

Je tire maintenant, presque au hasard, comme d'un jeu de prophétie, l'image du Foyer de Noisy-le-Sec. Je me souviens y être allé à vélo, un beau jour de l'automne suivant. Le tirage photographique que j'ai sous les yeux montre un bâtiment blanc et géométrique. Un grand arbre pourpre grignote sa part de ciel bleu.

C'est ici que l'histoire du Surgün Photo Club débute officiellement.

Un homme est arrivé. C'était le début des années 1970. Il venait de loin, d'un pays improbable et que personne ne situait sur une carte. Il était kirghize et il était déjà passé par de nombreux endroits avant d'arriver ici. Personne ne

peut en parler sans que le vent d'une légende ne se lève aussitôt pour frémir.

Cet homme, appelé ici Aboukaïev, est à l'origine du Club.

La nuit, dans la cuisine commune du troisième étage, Aboukaïev sortait un agrandisseur caché sous le plan de travail. Il poussait les deux réchauds à gaz mis à disposition par l'administration tandis qu'un acolyte posait un rideau noir sur la fenêtre déjà obscurcie par la nuit. Sur le carrelage blanc uniforme, quelques cuves chimiques transformaient les sels d'argent en images.

Je n'ai jamais vraiment su pourquoi il faisait cela. Pourquoi le nomade, le voyageur secret, celui qui avait sillonné la Russie, le Japon, celui qui s'était retrouvé, à Istanbul, si proche d'une obscure fraternité soufie qu'il en fut surveillé par la police, et celui qui erra, incrédule, miséreux, à Rome et à Naples, s'était retrouvé là, dans une banlieue grise de la grande ville grise?

Il avait pris goût à la photographie? Certes. Mais comment? Mais au-delà? À quelle puissance la vouait-il? De quelle magie l'avait-il doté? Il avait, m'a-t-on dit, volonté d'aider les autres. Il pensait que la grande nostalgie de certains immigrants, celle qui terrasse et

donne aux yeux cette tristesse lointaine, venait de l'oubli des images de l'enfance. L'oubli seulement? Non, la destruction, la mise à sac du passé, la démolition des rêves anciens. On ne lève plus le regard vers l'horizon, on ne se retourne plus pour mesurer le chemin accompli quand on est plié sur un dur quotidien, quand on ploie l'échine sous le mépris. Il invitait donc ceux qui le voulaient à utiliser le rudimentaire laboratoire photo pour combler des lacunes, et le désert des mémoires meurtries. Ensemble, ils œuvraient en secret. L'image portait traces et résolutions, ruines et promesses. Elle donnait vie à une terre promise d'autant plus désirable qu'elle restait intérieure<sup>2</sup>.

Rapidement, cela devint problématique. Ceux qui participaient à ces premières nuits encore informelles étaient peu nombreux, moins d'une dizaine, mais ils ne venaient ni d'un même étage ni d'une même communauté d'origine. Les allées et venues nocturnes avaient fini par inquiéter certains résidents. Les odeurs chimiques devinrent aussi prétextes à des plaintes, à des rumeurs angoissées. Certains travailleurs avaient besoin de la cuisine, même pendant la nuit. Des jalousies de tous ordres agitèrent le

2. Voir *Gnose & Gnose & Gnose* publié par art&fiction en 2016.



Foyer. On se demandait avec quel argent cet Aboukaïev achetait le matériel nécessaire, ce qu'il faisait exactement, quel était son but... On se méfiait de lui... On se méfiait aussi de la photographie...

C'est alors qu'il proposa d'ouvrir le labo à des activités plus simples et directes : les photos d'identité et les portraits à envoyer au bled. Cela apaisa quelques tensions et donna légitimité à Aboukaïev pour parler à l'administration.

Le deuxième lieu du Surgün, réduit là encore à une simple chambre noire, fut la cave du même foyer (puis quelque temps après, une cave similaire, mais dans un autre foyer). Dans les sous-sols, parmi les tuyauteries et les canalisations, un lieu avait été aménagé. Aboukaïev l'avait obtenu de la direction centrale et ce simple fait, la simple possibilité qu'une pièce si différente puisse exister alors même que les résidents n'avaient pas droit de planter un clou dans leur chambre, témoignait aux yeux de tous de la puissance quasi surnaturelle d'Aboukaïev. Mais n'avait-il pas déjà réussi, bien avant cela, à se faire accepter par les Algériens du Foyer qui étaient largement majoritaires et qui auraient pu se révéler réticents à la personnalité étrange de ce petit homme au teint cuivré et aux yeux scintillants comme des sabres ?

Enfin, après quelques années, et une fois que des membres hors Foyer (et donc plus riches) eurent fait leur apparition, il y eut un autre lieu : un hangar au fond d'une cour dont l'entrée se trouvait cachée par du lilas qui fleurissait au printemps.

Je regarde tous ces documents éparpillés sur la table de l'atelier. Je tourne autour d'eux depuis des années, ils furent la matière de mes travaux, la raison d'être de mes jours. Longtemps cette aventure, toujours mystérieuse à mes yeux, sera venue hanter en contrebande, par ellipses clandestines, mes propres images. Il me faut maintenant en affronter d'autres, en trouver de nouvelles, pour clarifier davantage les estuaires troubles de la nuit.

Lentement, les deux mains en éventail, je les pousse vers une extrémité. Ils tombent. Quelquefois en solitaire, quelquefois en grappe. Ils chutent sur le sol et s'y tordent sans un cri. Ils gisent à mes pieds, vaincus.

J'attends un instant. Le silence, soudain, est perceptible.

Maintenant, je vais pouvoir raconter.

Je vais raconter les vies de ceux qui ont, sans que je ne les connaisse vraiment, croisé

ma route. Je vais raconter ces années passées à m'occuper d'eux, mes amis lointains.

Je n'ai pas mené l'enquête bien loin. L'histoire véridique est toujours froide et nue. C'est une banquise que je crains de souiller. Je glisse à sa surface, je la brise quelquefois pour ouvrir un passage, mais j'attends encore qu'elle fonde d'elle-même et submerge tout de son eau salée.

C'est au milieu de la nuit que le désir de raconter me réveilla complètement.

Derrière la baie vitrée, le vent agitait les ombres du jardin. Les rues avoisinantes étaient enfin calmes. Aucun bruit ne franchissait, à cette heure-là, l'enceinte qui donnait sur l'allée. J'étais sorti du lit conjugal où, de toute façon, je n'avais plus ma place, et je m'étais assis à la grande table du salon. Il n'y avait plus traces de l'enquête, rien qu'un carnet encore vierge et un crayon taillé.

Je regardais la nuit. Sur la grande vitre du salon, mon reflet venait se superposer au mur de briques, au tronc de l'arbre et aux ombres frémissantes des branches. Je n'avais allumé qu'une seule lampe, coiffée d'un abat-jour coloré. L'axe de cette lumière intérieure coïncidait avec celle du réverbère de la rue. Sur

l'immense fenêtre, alors, un fantôme apparut et se tint là, immobile. Sa tête me ressemblait. Mais il y avait un léger dédoublement, un tremblement, qui venait inquiéter ses traits, et révéler aux miens une part inavouée, hostile, refoulée. J'observais mon reflet. Je le regardais intensément et je perdais de vue que je voulais écrire sur eux, mes amis du Surgün Photo Club. Je restais ainsi, plusieurs nuits dans ce face-à-face. Il me fallait d'abord, je le savais, en passer par là.

Ce qui était difficile, insoutenable même, c'était cet œil qui me regardait quand je redressais la tête vers l'obscurité du jardin. Je ne le reconnaissais pas. Il ne m'appartenait pas. Mais je ne pouvais pas nier non plus notre complète connivence. Pour l'observer, je bougeais doucement. Je le centrais dans un nid de lumière. Alors, je ne voyais plus que lui. Les différentes couches de verre qui composaient la vitre le floutaient légèrement. Il vibrait de lui-même, sur lui-même, en lui-même. Il avait le regard fixe, tendu vers moi, à la fois dur et implorant. Je savais bien que la raison en était simple : un reflet brouille et recompose tout ce qui se présente à lui. Je me répétais qu'il y avait juste, dans l'épaisseur de la vitre, différentes

pellicules et chacune, à sa manière, venait attraper et restituer mon visage dans la nuit.

Je savais tout cela, il n'y avait là rien d'inquiétant. Mais j'avais malgré tout l'impression que le dépoli géant qui me protégeait du sombre et du froid et où mon image se formait, agissait avec force et venait retirer à mon visage, une mince couche de son existence. Pendant quelques nuits, peut-être aussi pour retarder encore le moment de raconter l'histoire, je revins à cette place, sur cette chaise, pour regarder et même scruter le spectre qui, lui aussi, me dévisageait. Un jour (une nuit!), il me parut d'une grande vulnérabilité. Son œil, le seul vraiment éclairé par la lampe du salon, semblait pleurer. Il paraissait, en tous cas, ému et s'il restait trop farouche pour être amical, il donnait quand même l'impression de pouvoir être approché. J'aurais pu (aurais-je dû?) tendre la main, y accueillir cette joue et au creux de ma paume, cet œil se serait alors fermé et, du moins je l'espérais, réconforté. Mais, le lendemain, il m'apparut toujours dur, d'une violence sourde, prêt à me déchiqeter comme seuls les monstres de mes cauchemars d'autrefois pouvaient le faire. L'œil semblait vouloir me transpercer, me dépecer, me jeter en lambeaux dans cette obscurité pourtant douce où

les ombres aux mêmes places, nuit après nuit, apportaient au monde une stabilité rassurante. Cette fois-là, celle où l'œil en face de moi n'admettait pas la fuite, n'offrait pas de pardon, nulle clémence, et m'invitait à l'effroi, je compris qu'il me renvoyait des années en arrière lorsque je connus un court, mais intense moment de schizophrénie.

Tandis que je continuais à le placer, avec méthode, dans un centre de lumière, l'œil monstrueux m'apparaissait toujours davantage comme le fruit d'un mélange sans fin. Je voyais bien sûr l'œil d'un homme (et c'était moi pour une part, pour une part seulement), mais je voyais aussi l'œil d'un loup, une bête fauve en tout cas. Le reflet le rendait plus petit et légèrement biseauté. La pénombre, celle de la pièce, des murs de briques et des ombres noires du jardin, dessinait autour de lui, dans ce qui n'était déjà plus complètement un visage, l'éclat d'une fourrure.

La nuit et les souvenirs sont de mêmes eaux. On finit toujours par s'y dévêtir. On finit toujours par y nager, nu et frissonnant. On s'éloigne des rives, guidé par un phare lointain et quand ce

phare s'engloutit à son tour dans les ténèbres, on se noie avec une volupté glacée.

Cette nuit-là me renvoyait donc à une autre nuit de grande dépossession où le monde (et pas uniquement sa moitié nocturne, mais bien des jours entiers et même au-delà) perdit brusquement son équilibre, vacilla et mit tant d'années à reprendre pied, à retrouver sol plus ferme et accueillant.

L'événement est pourtant banal et même, sans doute, risible.

J'étais jeune encore et j'avais fini mollement mes études. Je menais une vie de bohème, engagé dans des projets photographiques sans réellement avoir franchi les portes d'une vie professionnelle.

J'avais l'âge pour le service militaire et je faisais partie des dernières générations à devoir s'y soumettre. J'avais retardé l'échéance et déjà prévenu, par un dossier étoffé de lettres et de confessions implorantes, que je ne souhaitais pas accomplir cette obligation. Mais ces documents furent sans doute égarés et je reçus la célèbre convocation pour la journée d'appel. Cela devait évidemment alimenter les plaisanteries dans les bistrotts que je fréquentais assidûment avec mes camarades de l'époque. Tous les stratagèmes furent débattus, toutes

les ruses envisagées. La méthode retenue fut celle du pétard. On me conseilla donc de fumer du *shit* les jours précédents et ainsi d'avoir l'air fatigué, défoncé, *stone*, ce qui faciliterait, me disait-on, le désintérêt des autorités militaires.

Le destin avait choisi son chemin jusqu'à moi. Alors qu'aucun de nous ne fumait, un ami avait justement deux pétards tout préparés au fond d'un tiroir. Il ne se souvenait plus d'où ils venaient ni qui les avait abandonnés dans son appartement. Il me les proposait bien volontiers. Le premier soir, l'avant-veille de la convocation militaire, je fumai et m'endormis paisiblement. Le lendemain, il n'y avait aucun effet visible. Je restais jeune et lisse. Je commençais à douter du bien-fondé de la stratégie. Le soir suivant, avant de me mettre au lit, je recommençai et me revinrent alors en mémoire quelques techniques pour maximiser les effets : j'inhalai à fond, je gardai la fumée dans mes poumons jusqu'à l'asphyxie, je tirai sur le joint en faisant un cornet avec mes mains, bref, j'y allai joyeusement. Il me faut ici avouer ma naïveté. Je croyais vraiment que des cernes allaient apparaître aussitôt, que mon visage encore poupin allait immédiatement se creuser, mon teint se cadavériser et que dès le lendemain j'aurai une belle tête de circonstance à



montrer au caporal, à l'adjudant ou au général du Fort de Vincennes. Je me levai donc et traversai mon minuscule studio d'alors pour aller vérifier, au miroir de la salle de bains, cette métamorphose. Rien ne changeait. Je me scrutai encore. Et là, soudain, un autre reflet s'imposa. Je basculai. Un monstre était là, devant moi, tapi dans mon torse (j'étais torse nu). Mes tétons étaient ses yeux, mes poils ses poils et mon nombril sans doute sa gueule. Si je l'observai d'abord avec curiosité, amusement même, assez vite une panique intense s'empara de moi. Il avait l'air mauvais. Pourtant, cette peur ne vint pas de ce qu'il, le monstre aux yeux de tétons, pouvait me faire, mais de ce que j'allais, moi, commettre d'irréparable pour le combattre et me sauver. Car dans cette eau noire des souvenirs, ce flottement, ce feuilletage de minces couches de verre liquide où la poussière de ma mémoire est venue se déposer, quelque chose encore remonte vers la surface. Le souvenir d'une projection. Le souvenir d'une image traversant la nuit d'une salle de cinéma. Un film vu avec mon frère, des années auparavant. Un film d'horreur. Je ne me souviens de rien. Ni du titre, ni de l'histoire. Seulement d'un jeune homme au teint blafard et aux ricanelements incontrôlés. Le film, ou du moins cette

séquence, se passait dans un hôpital psychiatrique. Je revois un plan avec le jeune homme au crâne rasé dans un long couloir. Il parle à quelqu'un, un médecin peut-être, et en discutant, il s'énerve, et finit par soulever son T-shirt. On découvre alors son torse parsemé de cicatrices. Sur le ventre, une douzaine de stigmates aux formes étoilées dessinent la carte d'un ciel malade. C'est par là, dit le garçon, que je fais sortir la pression quand elle est trop forte à l'intérieur. Je me souviens de ça et d'un rire affreux qui le secouait devant le médecin. Et moi, face au monstre du miroir, j'eus peur de recourir à cet exutoire et je fus donc pris d'une angoisse terrible à l'idée que d'ici quelques minutes j'allais m'attaquer à coups de couteau ou de poinçon à ce torse ce qui, je le savais aussi, allait me faire souffrir puisque je gardais conscience que le monstre habitait mon corps et que nous ne pouvions que nous détruire mutuellement. Dans cette nuit affolée, j'ai alors jeté par la fenêtre tous les couteaux qui se trouvaient chez moi. Je les regardais dégringoler dans la cour. Dans la pénombre, l'éclat argenté de leur chute sonnait comme une alarme.

Je finis pourtant par m'endormir.

Après quelques péripéties, je fus exempté de mes obligations militaires, mais ma psyché

avait légèrement pivoté sur son axe. Je vivais désormais avec la crainte fantasmatique de me crever l'œil droit. Fumer un pétard m'avait collé une phobie d'impulsion! Pendant de trop nombreuses années, j'ai dû patiemment dompter la peur panique de devoir me mutiler l'œil, là, immédiatement. J'ai dû méthodiquement taire les voix intérieures et leur ordre délirant. Aujourd'hui, cet œil droit éclairé par la lampe, dans la nuit immuable du reflet, me regarde à nouveau. Il me regarde et me dit: Maintenant que tu me vois intact, sois apaisé et raconte. Il me dit aussi: Ne crains pas en suivant le chemin des autres de te perdre.

Après quelques nuits, en respirant l'air frais, je m'aperçus que le phare, au loin, avait repris le rythme de ses éclats et me guidait maintenant vers le récit.

L'aube, comme un grand seau d'eau, diluera bientôt l'encre noire des ombres du jardin. Et le visage qui me fait face perdra rapidement ses contours. Mon regard ira sous peu le traverser et s'accorder au monde extérieur.

Repandre un à un les fils de l'histoire, reprendre une à une les cendres de la mémoire, tenter à nouveau de donner une autre lumière à ce qui reste dans l'obscurité, voilà la tâche que, cette nuit-là, je me suis fixée.

Alors, je descendis dans l'atelier et je m'assis avec mes amis.

La soirée que je vais dévoiler n'a pas eu lieu exactement ainsi. C'est ici une fiction. J'y condense différents événements qui sans doute n'ont pu être simultanés. Il est douteux que tous les membres du Surgün Photo Club aient été un jour réunis. Certains sont vite partis (Sebastião Costa par exemple) tandis que d'autres (Ibrahim Babouzad notamment) ont fait une apparition plus tardive dans l'enceinte du club.

Toute photographie se compose avec du flou. Et cette photographie de groupe aura sa part.

Nous sommes maintenant vers la fin des années 1970, quelque part en banlieue parisienne (peut-être encore à Noisy-le-Sec). Nous sommes à une époque où le Club vient de conquérir son autonomie et une certaine stabilité, malgré la précarité.

Nous sommes dans une arrière-cour. Nous sommes devant un petit entrepôt, une sorte de hangar, dans un quartier démuné. Ce bâtiment de briques et de vieux plâtre effrité est au fond de la cour, à gauche, et l'entrée y est légèrement

dérobée des regards par un lilas qui fleurit au printemps. L'endroit a été généreusement prêté par l'atelier de métallurgie voisin. Une fois à l'intérieur, on découvre une pièce centrale où, autour d'une large table, se disséminent de vieilles chaises, de vieux fauteuils, de vieux canapés... Des tirages photo sont punaisés sur des poutres de bois blanchis. Dans un coin du hangar, une construction de parpaings bruts forme une pièce fermée : c'est la chambre noire.

Maintenant, tous les personnages importants sont là. Et tous les personnages secondaires sont là également.

Les premiers rôles ce sont la petite quinzaine qu'au fil des années j'ai identifiée comme très active auprès d'Aboukaïev : Maryon Parque, Leonela Suarez, Leïla Matar, Flora Martione, Lev A. Fiedlerovsky, Albert S. Pavarius, Sebastião Costa, Ibrahim Babouzad, Souleymane Bassoko, N.B. Cumen, Grant Kamloops, Akime Kashroy, Mourad...

Les figurants, ce sont ceux que les premiers appellent les « maroufles », ce sont tous ces amateurs qui utilisaient le club photo simplement comme un laboratoire où l'on pouvait pour une somme modique se faire tirer le portrait ou pratiquer une photographie typique d'un club-photo : photos de rue à contre-jour, photos

de mannequins dans des vitrines, photos de personnes âgées avec un cabas, photos d'escaliers en colimaçon, photos de fesses nues (pas avant les années 1980 et toujours sous le manteau), photos d'enfants jouant au ballon, photos rapprochées de moineaux picorant des miettes, photos de poteaux électriques sur fond de ciels filandreux...

Les maroufles étaient tolérés, car ils permettaient d'asseoir l'apparente respectabilité du club. Officiellement, le Surgün Photo Club était un club photo et c'était bien les maroufles qui donnaient à cette fiction son caractère plausible.

La cohabitation entre initiés et simples utilisateurs n'était pas toujours facile. Comme nous le voyons ce soir, il fallait attendre le moment où les maroufles quittaient les lieux pour pouvoir *vraiment* commencer à travailler. Cela se faisait assez simplement, car les maroufles étaient mal à l'aise (et on ne faisait rien pour les tranquilliser), ils venaient rapidement faire ce qu'ils avaient à faire et disparaissaient aussitôt. Si bien que les autres membres du club, les vrais membres si je puis dire, pouvaient reprendre leurs chuchotements et leurs recherches photographiques plus ou moins fantaisistes.

Ce soir-là, il y a du monde. Une trentaine de personnes environ. Mais l'ambiance n'est pas celle d'un cocktail ou d'une réception : s'il y a de l'alcool, chacun se sert à la dérobée, s'il y a de quoi grignoter, on le fait discrètement.

Tous viennent d'ailleurs. Même après avoir quitté le Foyer, le Club a gardé cette spécificité et rares furent les habitants de leur propre terre natale, à y venir. Il n'y en a pas eu davantage à partir des années 1990 à l'époque où Aboukaïev avait disparu et où Souleymane Bassoko tentait de faire vivre le Club avec un même esprit, mais déjà teinté de nostalgie. Toujours, le Surgün Photo Club fut celui de l'exil.

Les conversations sont donc prises entre les tenailles des différents accents. Il y a les rocailleux et les flûtés, les chaotiques et les ondulants. Les voix du monde se chevauchent. Ces échanges ne sont pas toujours fluides ou aisés. Le langage entre eux n'est pas un fleuve qui coule, indolent et souverain. Les mots y flottent lentement, en ordre chahuté, morceaux de bois, radeaux de fortune et souvent ils glissent en cascades sur de silencieux rochers. Il faut des oreilles attentives et des langues patientes. Mais même quand on se fait comprendre et qu'un échange s'installe plus réciproque, une barrière demeure. Ceux qui sont là

restent des animaux sauvages. Réticents à la vie de groupe, pleins de réserves, de distances, prêts à sortir les griffes. Ce sont des âmes fragiles derrière la porte blindée. Quand ils sont dehors, un fantôme colle à leur ombre, prêt à s'envoler. L'exil a créé en chacun un royaume secret. Et la route qui y mène est généralement fermée.

Ces drôles de mondanités ne durent guère. Il y a peut-être quelques discours (Aboukaïev ne dit jamais rien, c'est Souleymane Bassoko qui s'en charge le plus souvent avec bonhomie ou Maryon Parque qui l'a fait quelquefois aussi, et cette fois en aboyant), on remercie, on annonce quelques chiffres invérifiables, on montre les dons récents (un fauteuil, un peu de matériel photo, plus tard une télévision et son magnétoscope VHS)... Et puis peu à peu, les maroufles quittent les lieux.

Les autres font semblant de s'occuper ou discutent entre eux en attendant l'autre partie de la soirée.

Alors ce qui était caché devient, ce soir, évident : il y a une nouvelle recrue. On le voyait déjà, depuis quelque temps, traîner davantage. Il parlait plus volontiers avec les uns et les



autres. Il montrait de la curiosité. Les membres du Club (je veux dire le Surgün, le club dans le club, la part secrète du club) le testaient discrètement. On cherchait à voir s'il pouvait partager certaines choses, s'il avait le goût de la quête, s'il ressentait l'appel... Et peu à peu tous furent d'accord pour le faire sortir des limbes.

Quand le dernier maroufle fut parti, Ibrahim Babouzad ne le savait pas. Il ne savait pas encore exactement qui faisait partie du noyau autour d'Aboukaïev. Il attendait maladroitement en feuilletant un livre de techniques du laboratoire. Puis Lev A. Fiedlerovksy vint le voir, lui mit la main sur l'épaule et lui expliqua, d'un même souffle égal, les grandes lignes de son initiation.

Ibrahim<sup>3</sup> devait s'en souvenir comme d'un moment profondément étrange. Il m'avouera plus tard à quel point il avait été à la fois mal à l'aise, intimidé et en même temps porté, soulevé par la puissance de cette petite communauté rassemblée autour de lui. Lev joua les maîtres de cérémonie. À l'époque, me dira Ibrahim, il

3. J'ai choisi Ibrahim mais à sa place auraient pu se tenir d'autres membres du Club. On peut penser ici à Akime ou Leonela.

buvait déjà de manière déraisonnable, mais il était dans la cinquantaine et cet excès de boisson ajoutait à son air facétieux, à ses yeux rieurs et aux plis goguenards de sa bouche, l'amabilité de celui qui fait un effort pour redoubler de maintien et de tenue. Lev portait son habituel col roulé de couleur claire sous une veste de tweed grise et noire. Ses cheveux gominés en arrière et sa barbe un peu hirsute malgré des soins qu'on imaginait attentifs donnaient à son visage l'air d'un séducteur tranquille et un peu ironique. Mais, ajouta Ibrahim, on ne lui a jamais connu de femme.

Quand il s'approcha d'Ibrahim, on n'aurait pu imaginer parrainage plus disparate. La haute silhouette osseuse et voûtée de Lev s'inclinait devant celle, plus jeune et plus ronde d'Ibrahim. Il se pencha et lui murmura quelques mots à l'oreille. Ibrahim était visiblement au courant, car, même si je peux imaginer la subtile pâleur qui s'empara de lui, il obtempéra immédiatement. Ibrahim suivit donc Lev et ils partirent vers la chambre noire. Ils y entrèrent. Ibrahim ne fut sensible ni à sa petitesse ni à sa vétusté. Il vit les deux grands lavabos (en fait des bacs de douche montés sur des tasseaux de chantier), il vit comment la tuyauterie avait été dérivée pour l'adapter aux contraintes d'un

labo photo, il vit la table centrale construite en planches de récupération et le matériel classique de ce genre d'endroit: un agrandisseur, des cuves, quelques accessoires et une chimie nombreuse et variée. Les membres du club avaient conçu et modelé la pièce. Ils l'avaient fait avec leur savoir-faire et les moyens du bord. Ce soir-là, pour Ibrahim, chaque élément devenait mystérieux.

La voix de Lev le tira de sa rêverie. Lev disposa le matériel en expliquant tout: la cuve, la façon de faire glisser le film dans la spirale, les produits chimiques...

Il expliqua que le chargement du film devait se faire dans l'obscurité totale, car le film attendait la lumière, comme d'autres le Saint-Esprit, et que celle-ci pouvait encore le féconder.

Comme c'est la première fois, lui dit encore Lev, il est d'usage que les autres membres du Club assistent à cette étape.

Si tu es d'accord, ajouta-t-il en souriant. Ibrahim acquiesça. Il restait silencieux autant que possible, car il avait l'impression que sa voix allait le trahir et que le léger tremblement dans ses cordes vocales viendrait témoigner de sa jeunesse et de sa peur.

Lev se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Les autres attendaient à proximité. J'avais

l'impression, me dira Ibrahim des années après, que tout était parfaitement organisé.

Ils entrèrent lentement dans la pièce et saluèrent Ibrahim d'un regard muet.

Chacun trouva une place. Et la petite salle fut vite remplie. À vrai dire, il n'y avait plus d'espace vacant. Entassés, ils formaient un corps-à-corps serré, une grande carcasse solide et souple, ondulante. Ibrahim sentait derrière lui, autour de lui, la puissance compacte du Club. Il pouvait s'adosser aux uns et aux autres. Maryon Parque était juste derrière sa nuque. À sa gauche, N.B. Cumen. À sa droite, Sebastião Costa. D'autres visages encore soutenaient l'édifice silencieux. Les chaleurs se mêlaient. Puis la porte se ferma. Lev se dressait maintenant devant Ibrahim. Il le regarda avec un sourire encourageant. Sans un mot, il lui tendit sa main. Ibrahim savait. Il sortit de sa poche la pellicule de photo qu'Aboukaiëv lui avait offerte un mois auparavant. Il la posa dans la paume ouverte, stèle noire dans une plaine blanche. Alors, Lev brandit le bras bien haut, comme on porte un calice, et montra à tous le petit cylindre sombre et opaque. Ibrahim crut entendre une clameur. Il aurait pu croire que les têtes s'inclinaient et que les bustes se penchaient, se prosternaient comme

devant un bétyle de pierre gravée. Mais s'il y avait eu clameur, c'était celle des cœurs silencieux. Et chacun, la tête droite, semblait retenir son souffle.

Ibrahim vit Lev faire un signe vers la porte. Et la lumière ne fut plus. Dans l'obscurité, Ibrahim écarquilla les yeux. Tout restait sombre hormis dans ses pupilles quelques palpitations colorées.

Lev prit la main d'Ibrahim dans la sienne. Il l'entoura de ses grands bras, s'imbriqua, pour faire les gestes avec lui. De sa voix rauque, de son accent prononcé, il décrivit alors les étapes habituelles de la procédure. Lev parlait pour Ibrahim, il parlait aussi pour lui-même, comme on fait une prière pour se convaincre qu'on a toujours la foi. Autour d'eux, les membres du club restaient silencieux. On pouvait entendre, entre deux paroles brèves, le souffle des fantômes ou le froissement des feuilles d'un peuplier ou, lorsque les poitrines respiraient d'un seul poumon, la houle d'une mer lointaine. Oui, quelque chose vous portait.

Ensemble, main dans la main, accompagnés par les autres membres du club, perdus dans la masse sombre de l'obscurité, ils accomplirent le rite : l'ouverture de la pellicule au moyen d'un décapsuleur, sa mise à nue avec douceur et

précaution, les deux coups de ciseau à l'amorce, son enroulement autour de la spire en la faisant glisser comme la queue d'un animal qui viendrait se tordre lentement autour d'une branche et la mise à l'abri du ruban de celluloïd retenu captif par la spirale dans la cuve hermétique.

On ralluma.

Ibrahim fut ébloui. Il lui fallut un temps pour retrouver sa présence d'esprit. Le cercle se déplaça vers le lavabo. Leonela Suarez apporta le premier dosage chimique. Elle l'avait posée sur une serviette blanche et le tenait avec le même sérieux qu'elle mettait, enfant, pour apporter la communion. Lev continuait d'expliquer à voix basse. Il psalmodiait les éléments techniques. On aurait dit un chant. La tête d'Ibrahim tournait légèrement. Il se rappela soudain, sans qu'il sût pourquoi, un petit oued de son pays natal, et comment, un jour après de fortes pluies, il regarda longuement l'eau rouler parmi les cailloux. Lev A. Fiedlerovsky frappa la cuve pour retirer les bulles d'air (les faire s'envoler dit-il). Puis il retourna la cuve et tandis que N.B. Cumen donnait le temps, en scandant les secondes qui s'échappaient de son poignet, Lev remua la cuve avec une précision diabolique. On aurait dit une rotation céleste. Puis il vida le premier bain. Puis il remplit la

cuve d'un autre liquide que Leonela lui présentait avec le même visage impassible. Puis il remua. Puis il vida la cuve. Puis il prit des mains de Maryon un autre bec doseur dont il versa le contenu dans la cuve. À la fin, elle s'ouvrit. Le film fut sorti de la spire et mis à sécher, lesté à son extrémité par un poids. Ibrahim regardait les rectangles sombres et brillants. Le film ressemblait à une route, un bitume tout neuf qui aurait essuyé sa première pluie. Ibrahim ne bougeait pas. Il n'était pas certain de ce qu'il convenait de faire ou de dire. Ceux qui étaient là venaient à tour de rôle se pencher sur le ruban encore humide. Ils inclinaient la tête pour tenter de déchiffrer le futur visage d'une image ou simplement le bon équilibre des valeurs. On aurait dit des rois mages courbés sur un berceau. Certains regardèrent Ibrahim et le saluèrent d'un bref sourire, d'autres ne lui attribuaient aucun mérite et s'entretenaient rapidement et à voix basse avec le maître de cérémonie, tous sortirent de la chambre noire aussitôt après. Ibrahim fut laissé seul avec Lev. Celui-ci se tourna alors vers lui et lui dit d'un air paternel: Je crois que ça s'est bien passé. Puis il ajouta dans un sourire: On a le droit à un remontant. Et il disparut à son tour.

Quand enfin Ibrahim sortit de la chambre noire, les membres du Surgün Photo Club étaient tous là autour du buffet à parler entre eux à mots couverts. Ils ne le regardaient pas. Il lui sembla un instant qu'ils l'ignoraient. Ibrahim ne le dira pas, mais je le sais : soudain, il eut peur et il se sentit seul au monde. Je veux dire plus seul encore que seul, plus seul encore que cette solitude qu'il avait pourtant souvent connue depuis son arrivée en France. Mais se sentir exilé parmi des exilés dont on souhaite plus que tout partager l'imaginaire patrie est, n'en doutons pas, plus difficile encore. Heureusement, cette crainte ne dura pas. Lev revint rapidement vers lui et tous lui firent bon accueil.

On lui proposa de boire un verre en attendant que le négatif sèche. Ibrahim rit secrètement de son angoisse.

Puis arriva l'étape suivante : le tirage d'une épreuve. Le groupe retourna dans la chambre noire et celle-ci fut drapée d'une lumière rouge. Les visages graves se marquèrent d'ombres sanguines, ils ressemblaient à des masques de terres cuites.

Lev demanda à Ibrahim de choisir très vite et sans réfléchir un numéro entre 1 et 36. Il s'exécuta, le cœur battant. Albert S. Pavarius coupa le négatif qui avait fini de sécher. Il repéra le



numéro 17 et le plaça dans l'agrandisseur. Lev expliquait chaque étape. Il n'hésitait pas à fleurir le langage technique et ajoutait toujours d'un air paternel qu'il reprendrait plus tard toute la procédure. Quand Ibrahim vit le négatif de l'image n°17, il s'en trouva honteux, c'était une simple vue de la fenêtre de son appartement. Il avait pris cette image pour lui, pour sa mère au bled, oubliant que cette pellicule était un test demandé par le club photo. Et par malheur, il avait désigné cette photo sans intérêt au lieu des quelques-unes qu'il avait élaborées pour l'occasion. Nulle réprobation ne franchit pourtant les lèvres du groupe. Albert ne fit aucun test, l'image était facile à obtenir dit Lev et Albert procéda rapidement au rituel des trois bains. C'était comme un baptême, dis-je des années plus tard à Ibrahim Babouzad. Oui, dit-il en riant, mais alors je n'y avais pas pensé, je ne connaissais pas bien les rites chrétiens à l'époque. On peut aussi penser, ajouta-t-il, aux ablutions avant la prière. On laissa sécher le tirage en allant discuter encore dans le hangar. Aboukaïev vint ensuite le chercher et le posa sur la table. Tous allèrent le regarder. Certains firent un sourire d'encouragement à l'adresse d'Ibrahim. Maryon s'approcha et d'un air impérial lui glissa à l'oreille: On reparlera

de tout ça. Puis Aboukaïev, qui jusqu'ici était resté en retrait, expliqua à Ibrahim qu'il était d'usage de brûler la première photo d'un nouvel arrivant. Sans attendre de réponse, d'un geste de magicien rapide et sûr, il mit le feu au tirage. Le 18×24 s'enflamma aussitôt et ne fut plus qu'une torche vivante se plissant de douleurs et d'effroi. Aboukaïev la tint longtemps par un coin puis il la lâcha d'un coup sec du poignet. La boule de feu se maintint en l'air quelques secondes avant de s'effondrer à leurs pieds. C'était fini. Tous restèrent en silence. Sur le sol froid, ils regardaient les derniers spasmes bleutés de l'image. Comme tout à l'heure, il semblait à Ibrahim que le silence avait la force d'une clameur. Les petites flammes s'éteignaient doucement. Et le vent glacé balaya ensuite les cendres qui se dispersèrent comme des araignées affolées. La tension se relâcha et le cercle fut brisé. Il y eut encore quelques échanges et la soirée s'émietta. Aboukaïev s'entretenait, à voix basse, avec Ibrahim, Lev finissait son verre, Leïla et Leonela se serraient doucement dans les bras, Maryon rangeait un peu le hangar avec l'aide d'Albert...

Au bout d'un moment, on s'aperçut qu'il était bien tard et qu'il fallait rentrer. Tous sortirent du local. Aboukaïev ferma la porte et salua d'un

regard perçant le petit cercle qui attendait son départ pour se mettre en route. Aussitôt, ils se séparèrent en s'adressant des gestes brefs. Ils s'éloignaient rapidement dans la nuit. À les voir s'éparpiller si vite, sous la lumière jaune des lampadaires, avec leurs ombres saccadées, on aurait dit des conspirateurs inquiets.

Je les suis maintenant les uns et les autres. J'imagine chacune des silhouettes dans ces rues d'une ville de banlieue. Je n'étais pas là bien sûr. Je n'ai rien vu de tout cela. Car, tandis qu'Ibrahim faisait ses premiers pas au Club, je posais les miens hors de France, en titubant. Mon enfance aura suivi le chemin inverse : j'ai commencé par l'exil, par des voyages hors de mon pays natal. Peu de jours après ma naissance, je partis pour un pays de soleil où je ne restai que quelques semaines, quelques mois tout au plus, avant de partir trois ans pour un pays de neige et de vivre plusieurs années ensuite dans un pays de pluie et de brouillard. Dans ces déménagements incessants (qui devaient se prolonger longtemps, même une fois revenu en France), j'ai compris que pour trouver sa place, un lieu qui puisse nous porter, mieux vaut l'emporter avec soi. Chacun porte

en soi un temple détruit. Au fil du temps, même ses ruines disparaissent. Elles deviennent poussière et sable. Mais il survit dans le récit infini de sa destruction, il survit dans un texte qu'on garde avec soi et qu'on trimballe partout. Cette histoire qu'on se raconte d'abord à soi-même pour éclairer la nuit. À la fin, à l'heure de mourir, on retrouve ce petit bout de papier, glissé au fond d'une poche. Il est froissé. Il est devenu indéchiffrable. Il est la ruine d'une ruine. En le dépliant, avec nos mains tremblantes qui ont remplacé nos yeux maintenant aveugles, on comprend soudain que ce papier fragile et chiffonné est le temple oublié.

Alors un nouveau chemin s'ouvre.